

REVUE DE LA MODE

Le numéro seul, 25 cent.
Le numéro avec la feuille de patrons, 50 cent.

GAZETTE DE LA FAMILLE

Le numéro avec gravure coloriée, 50 cent.
Le n^o, avec gravure coloriée et feuille de patrons, 75 c.

SOMMAIRE

GRAVURES : Toilette de ville. — Brosses essie-plumes (2 dessins.) — Plumon essie-plumes (2 dessins.) — Porte-cigarettes (2 dessins.) — Blague à côtes (2 dessins.) — Sept modèles de tapisserie. — Papeterie (2 dessins.) — Plomb. — Costumes en chambre. — Costumes de fillette de sept à neuf ans. — Costume de petite fille de trois ans. — Costume de garçon de huit ans. — Toilette de promenade. — Toilette de ville. — Béton. SUPPLÉMENT : Planches de modes coloriées.

EXPLICATION DES GRAVURES

1. Toilette de ville. — Juppon de faille noire ou de faille marron, garni d'une bande découpée en dents de rose, sur laquelle retombe un volant de 30 centimètres monté à plus plats. La tunique en linon ou en batiste gris mauve comporte la plus originale et la plus ravissante garniture qui soit possible. Une grèpère de fil encadre le vêtement; elle est relevée de taffetas noir ou de taffetas marron, suivant la couleur du jupon, disposée en volants garnés pour le tour de la tunique et en ruches pour les bretelles du corsage et les revers des manches. La ceinture, de style Isabeau, retroussée la jupe devant, sur le côté; elle est enrichie de boucles en acier ou en argent oxydé du plus gracieux effet. — Modèle de M^{me} Cavalley, 8, boulevard des Capucines.

2-3. Brosse de bureau pour essie-plumes (modèle de M^{me} Lecker, 3, rue de Bohan). — Ce petit objet rentre dans le domaine de la fantaisie; c'est un souvenir que l'époux ou le frère sont heureux de trouver sur leur bureau. Le manche et le dessus de notre modèle sont en cuivre doré. On se les procurera à la maison qui nous en a fourni le modèle. On les monte sur un gros ruche de drap noir, à dents découpées, qui sert d'essie-plume ou de

brosse à bureau. Un joli petit lambrequin en drap rouge, noir ou vert servira de garniture à cette ruche. C'est à l'ornementation de ce lambrequin que nous développerons notre talent. Le dessin 3 nous donne une portion du lambrequin dans sa grandeur naturelle. La longueur du lambrequin est de 15 à 18 centimètres à peu près pour faire tout le tour de la brosse; la broderie se fait au point russe ou au point de chaînette, en soie de couleurs très-tranchantes.

4-5. Porte-cigarettes ou porte-allumettes de bureau (modèle de la maison Lecker). — L'intérieur de ce petit meuble est en cuir de Russie légèrement travaillé. Le travail qui nous incombe est celui du dessus, qui se fait au crochet plein, en soie de différentes nuances. On travaille en rond, en commençant par le bas ou le côté le plus étroit, puis on va progressivement, en élargissant pour le haut, qui est un peu évasé. Notre dessin 3 représente une portion de ce travail dans sa grandeur naturelle.

6-7. Plumon essie-plumes. Modèle de la maison Lecker. — Ce petit objet est de la famille de la brosse que j'ai décrite plus haut; c'est une de ces gracieuses fantaisies qui n'ont de prix que dans l'intention qui a présidé à leur choix. On dispose, pour former le plumon, du drap noir en ruche; on tourne cette ruche sur elle-même en forme de cloche. L'extérieur de la bande doit être de hauteur plus grande que l'intérieur, cela se comprend de soi-même, car autrement l'on n'obtiendrait pas la forme de cloche. Sur cette ruche ainsi tournée, on pose un dessus en drap rouge, noir, bleu ou vert, à volants, illustré d'une jolie petite broderie au point russe; le dessin n^o 6 reproduit une partie de cette broderie en sa grandeur naturelle.

Le manche de plumon est en cuivre doré; il y a une petite virole qui fixe ce manche à l'intérieur de la ruche et le consolide.

8-9. Blague à côtes. — Rien de plus commode pour



1. TOILETTE DE VILLE. — MODÈLE DE M^{me} CAVALLEY. — DESSIN DE GUSTAVE JANET.

un fumeur que la forme de cette blague, qui se prête à tous les mouvements, se plie sur elle-même et tient fort peu de place.

Pour l'exécuter, on brodera, chacune séparément, quatre côtes semblables (comme taille et comme broderie) au dessin 8. La broderie se fait tout au point russe, en fils lancés de nuances bien heurtées; elle se fait à volonté sur cachemire, sur drap ou sur basane très-fine. Avant de broder, on aura soin de doubler chaque côté d'une grosse mousseline, qui lui donne du soutien et empêche la broderie de gripper sur l'étoffe.

Avant de procéder à la réunion des côtes brodées, on préparera l'intérieur exactement identique au dessin 8, dans de la peau blanche finement travaillée; les coutures doivent se toucher envers du dessus contre envers du dessous.

Pour réunir les côtes, on surjette deux bords l'une contre l'autre jusqu'à la pointe du bas; puis nous prenons la troisième côte et nous la cousons, à partir de la pointe, à côté de la seconde; la quatrième se réunit à celle-ci d'un côté et à la première de l'autre; cela forme comme une sorte de bonnet carré avec des pointes bien accusées. Lorsque l'on entre la doublure dans la blague, on racorde les coins les uns dans les autres et on les maintient au besoin à l'aide d'un point bagué noué solidement.

On borde le haut avec un bon ruban de taffetas posé à cheval; la blague se coulisse mieux par ce moyen, que si on la prend à même la doublure et le dessus.

Il ne reste plus à exécuter que les glands qui se trouvent à la pointe de chaque un des angles et ceux qui servent à fircr la blague sans recourir au mouleu



5. TRAVAIL DE PORTE-CIGARETTES.

10 à 16. Tapisseries. — Nous publions sept petits dessins courants de tapisserie



6. BRODERIE POUR LE PLUMEAU.

que l'on peut utiliser dans une foule de cas. Le numérotage des laines et soies à employer est indiqué sous chaque modèle.

17-18. Papeterie. — On nous demande souvent un ouvrage nouveau et élégant, sortant de l'ordinaire, pouvant être offert à un frère, à un père ou à un fiancé; outre le porte-cigares et la blague classique, on ne peut guère offrir que les objets de bureau. C'est le modèle d'un de ces objets que nous publions aujourd'hui, c'est une papeterie, d'un genre tout nouveau, et dont la monture se fait en basane, est la spécialité de la maison Lecker. Quant au travail, nous pouvons l'exécuter de différentes manières, soit en tapisserie, sur canevas java, comme notre modèle, soit en broderie au passé ou au point russe sur drap, sur cachemire, sur soie ou sur basane. Nos deux dessins 17 et 18 montrent cette papeterie ouverte et fermée. L'un des côtés, en se rabattant, forme pupitre; dans l'intérieur, se trouve un triple portefeuille recouvert de moire verte, ainsi que toutes les parties du meuble; un encrier de cristal et une poudrière sont encastrés dans une gaine de moire verte.

19. Plomb. — Modèle de M^{me} Lecker. — La boîte de ce plomb est en bois de rose avec ornements en cuivre doré; elle contient un linoir fort utile pour resserrer les aiguilles. Quant au dessus, nous l'exécuterons au croché plein; le fond bleu est semé de petits trèfles en cordonné d'or ou en sole jaune, à volonté.

20. Costume en cachemire gris ou en soie de même nuance. Un grand volant, presque plat devant, garnit tout le bas du jupon; ce volant est orné lui-même dans le bas d'un autre volant de même étoffe; mais beaucoup plus fourni. En tête, sur le tablier seulement, ce même volant est orné de deux biais qui retournent des gros plis creux renversés, desquels ressortent des pans de même étoffe. La tunique qui retombe derrière en forme de châle à ras du biais, est relevée sur les côtés et derrière, sans cependant

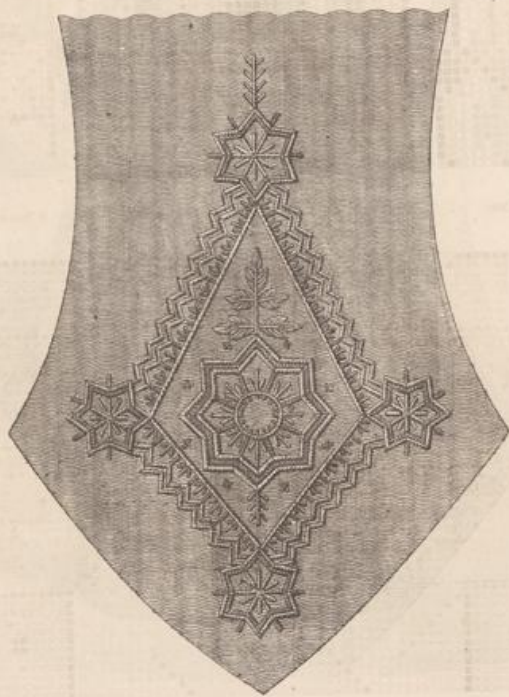


2. BROUSSE ESSUIE-PLUMES.

noirs, doublé de faille rose; griffande de fleurs sur le côté.



7. PLUMEAU ESSUIE-PLUMES.



8. CÔTE DE LA BLAGUE (GRANDEUR NATURELLE).

être gonflée en ballon. Corsage à grandes basques arrondies avec biais en transparent de soie bleue ou cerise. Le collet du corsage, les boutons et les nœuds des manches sont assortis à ces biais. — Modèle de M^{me} Élisé, rue de Richelieu, 64.

21. Toilette de fillette de sept à huit ans. — Robe en satiné gris de lin très-clair à jupe unie. Pardessus, ouvert sur la poitrine, à grands revers bordés d'un biais de taffetas noir; la poche et les retours des manches sont également bordés du même biais; le gilet à petites basques, qui retombe sur la jupe, est en taffetas noir. Chapeau de paille blanche orné de rubans



4. PORTE-CIGARETTES.

22. Toilette de promenade. — Robe de faille raisin de Corinthe un peu clair. Sur la partie du devant, qui forme tablier, se trouvent trois garnitures en étoffe perillée, disposées comme suit : deux plissés réguliers, dont les bords sont roulés et sont montés à tête-bêche; dans le milieu, est enfoncé une ruche décorée en taffetas noir déchiqueté du plus gracieux effet.

Sur les lés de derrière, on voit d'abord un grand volant froncé, en tête et en pied duquel se trouve la même garniture, un peu plus haute cependant que sur les lés de devant; ensuite, après un espace fort restreint, cette disposition se trouve une fois répétée; une chorée de taffetas noir marque la séparation des lés de devant et des lés de derrière. Tunique arrondie devant et derrière, relevée sur les côtés, et sans former le pouf; elle est agrémentée de taffetas noir. Mantille en cachemire noir illustrée, au bord, d'une broderie au passé ou d'une applique de belle passementerie, faisant tête à une frange en soie floche très-fournie. — Modèle du Louvre.

23. Toilette de petite fille de trois ans. — Robe de mankin ouverte sur le côté, illustrée de simples petits brandebourgs en lacs de laine rouge ou bleue qui garnissent le devant de la robe, les jockets des manches et les basques du



3. LANDREQUIN POUR LA BROUSSE ESSUIE-PLUMES.

corsage par derrière; une petite broderie complète l'ornement. Boutons de nacre.

24. Costume de garçon de huit à dix ans. — Paletot, ou plutôt veston-court croisé sur la poitrine; culotte courte rattachée en jarretière au-dessous du genou, le tout en drap léger gris toutterelle; les revers du col et ceux du poignet peuvent se faire en velours gris; col marin, cravaté bleue ou cerise.

25. Toilette de ville. — Robe de taffetas couleur réséda; la garniture de jupe, qui tombe à ras de terre, est divisée en deux parties; sur le devant, les volants sont montés à plis plats et réguliers; par derrière, ils sont simplement froncés avec tête bouillonnée. La tunique, longue et ample, est ornée de quatre biais lisérés de faille d'une nuance un peu plus claire que celle de la robe, petite retournée en cachemire noir, rendue fort élégante par l'adjonction de guipure en volants et en entre-deux produisant un très-joli effet; de chaque côté de l'entre-deux, court un petit cache-point avec perles de jais taillées; sur le milieu de la retournée se trouve un pli arabe également enjolivé de guipure, et qui semble renoué par de belles brides de faille retombant jusqu'au bas du vêtement. — Modèles du LOUVRE.

PLANCHE COLORIÉE

Toilette de promenade. — Première jupe en taffetas d'Italie vert d'eau, faisant légèrement la traine, ornée dans le bas d'un simple volant plissé régulièrement et mesurant de 10 à 12 centimètres; une seconde jupe, vraie ou simulée, retombe sur la première; elle est encadrée d'une bande de velours noir faisant tête à un volant monté en fronce et même en tuyaux; sur cette toilette, retombe une polonoise en toile baliste, dite batista à voile, étoffe des plus en vogue; le bas de la tunique est orné d'un plissé de même étoffe.

retenu des d... un joli volant... est relevée p... drapée, part... noué, et ven... gonflé. Le co... il est agrémé... bouillonnées... qui forme t... haut des ma... leide de vel... en écharpe e... touffe de ros... cabotte.

Toilette de... court laiss... sur talons u... fort à la mo... des rayures... peut retombe... ballons, et cel... sage, ouvert... faille rose; il... double chang... le gilet. Châp... la cabotte est... touffe de ros... qui s'échappe



□ Pascesu.



□ Gris-pe...

ser voir un... posé sur le... d'une grosse... noué de ru... flottants. Ce... robe de faille... blier, sur u... faille gris-pe... de larges en... dée et de u... robe, très-lo... pouf au ma... deux larges... Manches s'a... manches en... doublées de... nœuds blan... bonne femm... orné d'entr... au capucho... blanc. Voici une... trique, mais... un jupon de... dire bleu-ve... bre incalcul... plats très-se

retenu des deux côtés par un biais piqué et faisant tête à un joli volant en pareil, simplement froncé. Cette tunique est relevée par une écharpe de taffetas vert, gracieusement drapée, partant du côté droit, où elle est maintenue par un nœud, et venant se perdre dans les plis du pouf légèrement gonflé. Le corsage est à basques nouées en tuxaux d'orgon; il est agrémenté de rubans de taffetas vert. Les manches, bouillonnées à la Henri III, sont zébrées du même ruban, qui forme traverse. Le tour du cou est garni, ainsi que le haut des manches, en fraise Mignon. Chapeau de paille grise lésée de velours noir, orné d'un ruban de faille verte noué en écharpe et flottant au vent en dessous du chignon; une touffe de roses rouges au feuillage adouci, est posée sur la cabotte.

Toilette de château. — Robe de toile gris-perle. Le jupon court laisse apercevoir un joli soulier Louis XV, monté sur talons un peu hauts, et laissant voir des bas rayés, genre fort à la mode. Le jupon, qui a peu d'ampleur, est à larges rayures blanches et grises avec filet rose; sur le jupon retombe une tunique de toile grise unie et gonflée en ballon, et retenue par une écharpe de faille rose. Le corsage, ouvert sur un gilet de même étoffe, est à revers de faille rose; il est croisé sur la poitrine et rattaché par une double rangée de boutons roses, lesquels ornent aussi le gilet. Chapeau de bergère aux bords de largeur moyenne; la cabotte est ensermée d'une jaretière de velours noir; une touffe de roses moussues retient un flot de rubans roses qui s'échappent par derrière d'un nœud de velours noir.

E. BOUVY.

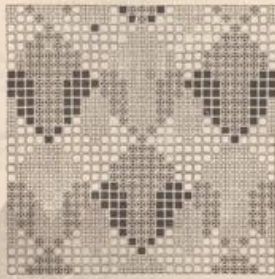


9. BAGUE À CÔTES.

COURRIER DE LA MODE

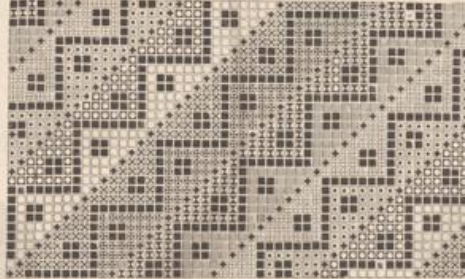
Il y avait nombreuse et brillante réunion dimanche dernier à Longchamp, où se courait le grand prix de Paris. Mais la lutte ouverte entre *Bolard* et *Duncker* n'était pas seule engagée sur la pelouse du bois de Boulogne; on y faisait encore assaut d'élégance et de riches toilettes. Depuis longtemps on se préparait à cette solennité, et les femmes qui donnent le ton de la mode méditaient en secret, avec leurs couturières et leurs modistes, certains coups d'Etat qui, pour être inoffensifs, n'en devaient pas moins produire un effet véritable. Les chapeaux surtout ont subi des transformations incroyables, et sont exactement ce que les fait l'imagination ou la fantaisie. Celui que j'ai remarqué par exemple sur la blonde tête de la vicomtesse de B... y, aurait paru bien étrange au commencement de la saison; arboré ce jour-là comme une mode nouvelle, il a paru délicieux.

C'est un chapeau en paille d'Italie, à bords larges, presque aussi larges que les bords des chapeaux de nos fillettes. Légèrement relevé par devant pour lais-



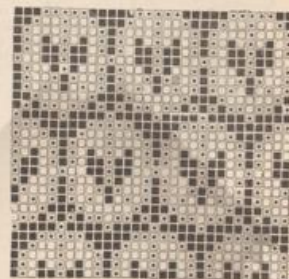
10. TAPISSERIE.

□ Ponceau. ■ Hermine clair. ✕ Havane foncé. ■ Noir.



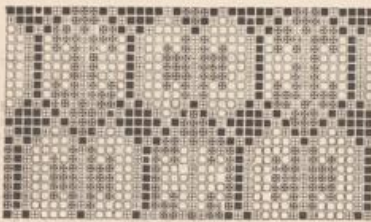
11. TAPISSERIE.

■ Noir. ■ Ponceau. □ Violet. □ Bleu de ciel. ■ Havane clair. ■ Havane foncé. □ Blanc. ■ Vert clair. ★ Jaune d'or. ■ Vert foncé.



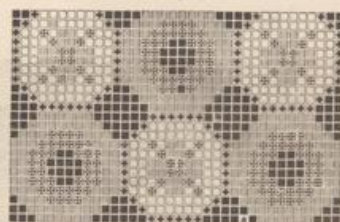
12. TAPISSERIE.

□ Laine ponceau. ■ Soie jaune d'or. ■ Laine noire.



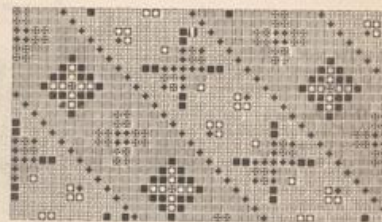
13. TAPISSERIE.

□ Gris-perle. ■ Ponceau. ■ Vert ponceau. ■ Noir.



14. TAPISSERIE.

□ Blanc ou gris-perle. ■ Vert ponceau. ■ Noir. ★ Jaune d'or. ■ Ponceau.

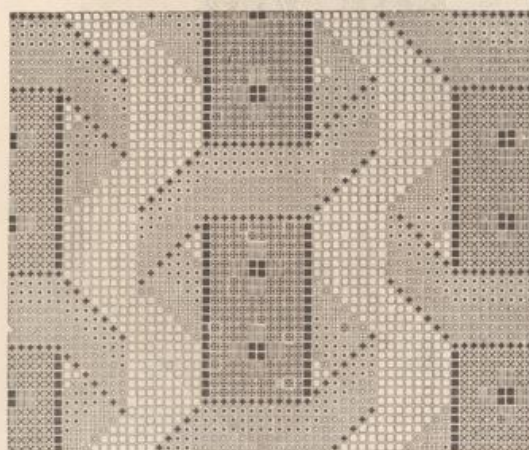


15. TAPISSERIE.

■ Ponceau. □ Havane clair. ★ Jaune d'or. ■ Vert ponceau. ■ Noir. ■ Bleu.

ser voir une demi-couronne de rose posée sur le front, il était orné de côté d'une grosse touffe de roses fixée sur un nœud de rubans roses et blancs à pans flottants. Ce chapeau accompagnait une robe de faille gris-perle ouverte en tablier, sur une sous-jupe, également en faille gris-perle, toute garnie par devant de larges entre-deux de mousseline brodée et de superbes valenciennes. La robe, très-longue derrière, se drapait en pouf au moyen d'une écharpe faite de deux larges rubans blancs et roses. Manches s'arrêtant au coude avec sous-manches en valenciennes et entre-deux, doublés de faille et s'évasant du bas; nœuds blancs et roses. Mantelet forme bonne femme en mousseline, richement orné d'entre-deux et de valenciennes; au capuchon, un gros nœud rose et blanc.

Voici une autre toilette moins excentrique, mais tout aussi charmante. Sur un jupon de faille bleu paon, c'est-à-dire bleu-vert, étaient posés un nombre incalculable de volants plissés à plis plats très-serrés, alternant avec des vo-



16. TAPISSERIE.

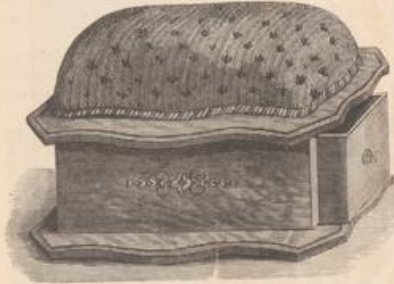
■ Noir. ★ Jaune d'or. □ Bleu de ciel. ■ Ponceau. □ Gris foncé. □ Gris-perle. ■ Havane clair. □ Vert ponceau. ■ Havane foncé.

lants de gaze de Chambéry, même nuance, simplement froncés. Ces volants garnissaient la jupe du haut en bas, s'arrêtant environ à 10 centimètres du corsage.

Le corsage, à pointes et en gaze de Chambéry, était rayé de rubans de faille bleue, allant en se rétrécissant vers la taille, au bas de laquelle ils formaient plusieurs coques superposées et de différentes longueurs retombant tout autour de la jupe et assez bas. Comme accessoire, une écharpe de gaze de Chambéry, toute rayée en travers de larges rubans de faille. Chapeau de paille blanche haut de forme, à bords petits et plats, orné d'une grande plume bleu paon et d'une rose thé.

J'ai remarqué une charmante toilette mais en taffetas et crêpe de Chine. Le jupon en faille formait une demi-traine et n'avait pour tout ornement qu'un haut volant, plus bas par devant que par derrière, et terminé dans le haut par une chicorée très-touffue. La tunique, en crêpe de l'Inde de la même nuance, était garnie également d'une chi-

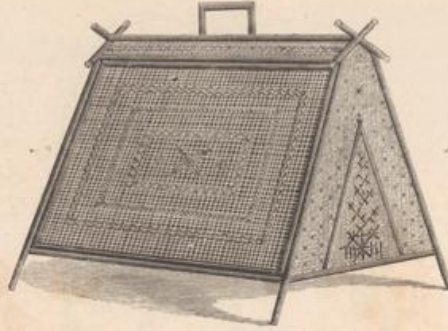
corée de soie moins haute et terminée par une large goupure de soie paille. Devant, une échelle de nœuds de velours noir; nœuds de velours aux manches, écharpe de velours relevant le pouf. Chapeau de paille jaune à bords relevés, recouverts de velours noir; sur le chapeau, épis et coquelicots. La jeune femme qui portait cette toilette avait dans toute sa personne un air de grande distinction. Quelques robes noires remarquablement élégantes ont attiré mon attention. L'une d'elles, entre autres, se composait d'une tunique faite entièrement d'entre-deux pointillés de jais et de bouillonnés de gaze de Chambéry, s'ouvrant sur un jupon tout rayé par devant des mêmes entre-deux pointillés; traîne unie par derrière; la tunique, très-longue aussi, descendait très-bas sur la traîne. Un chapeau de tulle noir tout scintillant de jais com-



19. PLOMB.

plétait cette toilette, d'une richesse et d'une élégance exceptionnelles, et n'avait pour tout ornement qu'une touffe de géraniums rouge vif posée derrière, sur le bord très-retroussé sur le chignon. Une autre robe noire plus simple m'a paru charmante sur un jupon plissé à grands plis couchés et plats; une tunique en crêpe de Chine d'un noir doux et brillant était relevée par de larges nœuds de moire bleue. Cette tunique était garnie d'une haute et large frange faite dans l'étoffe et pareille à celles qui terminent les châles de crêpe de Chine; corsage ouvert en cœur, traise de mailles, manches presque justes avec flots de mailles à l'intérieur. Chapeau de paille noire à bords plats et assez larges relevés sur le côté par une touffe de bleuets et de roses.

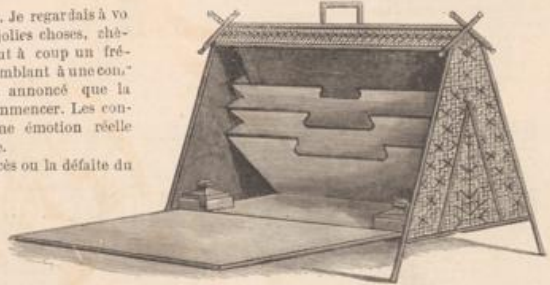
J'ai pensé à celles de nos abonnées qui montent à cheval, et j'ai regardé attentivement les plus jolies et les plus gracieuses écuyères éparées sur le champ de courses. J'ai remarqué principalement le peu d'ampleur que donnent les tailleurs aux jupes des amazones. Le haut est absolument plat, et la femme, installée sur son cheval, a l'air d'être vêtue d'une sorte de sac. C'est laid, mais c'est ainsi; et les jupes à plis flottants ne sont plus admises. J'ai distingué surtout une jeune fille dont l'élégance m'a charmée. Elle portait une amazone de drap bleu très-ajustée, ainsi que je viens de le dire. Sa taille flexible se dessinait en lignes molles et souples. Un gilet croisé en piqué blanc s'ouvrait sur une veste fixée à la poitrine par un seul bouton et fuyant vers les hanches, à la façon des vestons de nos sportmen. Une cravate en foulard bleu, des gants du Tyrol en chamois jaune clair, un chapeau de soie entouré d'un voile de gaze blanche, une mince cravache à pommeau de lapis complétaient cet élé-



17. PAPERIE FERMÉE.

gant costume de cheval. Je regardais à votre intention toutes ces jolies choses, chères lectrices, lorsque tout à coup un frémissement général, ressemblant à une commotion électrique, m'a annoncé que la grande course allait commencer. Les conversations ont cessé; une émotion réelle s'est emparée de la foule.

Pour les uns, le succès ou la défaite du favori représentait la perte ou le gain de sommes parfois considérables; cette émotion était naturelle; pour d'autres, et j'étais du



18. PAPERIE OUVERTE.



20. COSTUME EN CACHEMIRE. — MODÈLE DE M^{lle} ELISE.

nombre, c'était simplement le désir de voir triompher notre nationalité. dans cette lutte pacifique qui faisait battre les cœurs. Une immense acclamation a salué le cheval français qui a récompensé son savant éleveur en lui apportant, avec la gloire du succès, la somme modeste de 110,000 francs. Puis est venu le défilé, spectacle prestigieux qu'il est impossible de décrire. Là encore, au milieu des voitures marchant au pas sur quatre rangs pressés, j'ai pu remarquer M^{lle} R..., enveloppée de la tête aux pieds dans une robe en dentelle lama blanche, avec pardessus et nœuds mauves, chapeau de paille de riz, avec couronne de roses; une jeune femme brune avec de grands yeux veloutés, coiffée d'une sorte de toque Henri III, posée légèrement de côté, et qui était vêtue d'une veste de soie noire, brodée de mille couleurs, sur

une robe de granadins noire garnie de dentelles. Dans une élégante daumont, doublée de gris-perle, attelée de quatre chevaux gris, deux jeunes femmes, deux sœurs sans doute, montraient leur gracieuse personne qu'entouraient des flots de mousseline blanche, leur frais visage et leur opulente chevelure, que cachait mal un chapeau de paille fort simple autour duquel s'enroulait une guirlande de fleurs des champs. Et puis encore, dans un splendide huit-ressorts, une jeune fille assise à côté de son père, portant une gentille robe en foulard blanc à pois bleus; et puis encore.... Mais je n'en finirais pas de raconter et de décrire; je m'arrête donc, remettant à un prochain courrier la suite de mes souvenirs.

MARIE DE SAVERNY.

UNE VISITE

A L'EXPOSITION DES BEAUX-ARTS

III

La Vallée de Céroney, par M. Pelouse, est une grande toile très-attrayante, pleine de lumière et d'ombre. Le vent d'automne circule à travers les arbres déjà dépouillés; les feuilles mortes jouent le sol d'un sentier moussu qui va se perdre dans un lointain d'une chaîne de collines aux tons bleuâtres. Il n'est pas jusqu'à la petite paysanne, occupée à rassembler le fagot de bois qu'elle vient de couper, qui ne soit d'un réalisme agreste, plein de vérité et de charme.

La nature morte de M. Rousseau, intitulée *L'Office*, nous montre le talent du peintre sous ses facettes les plus brillantes.

Sur une grande table de marbre, où ils semblent avoir été déposés à la hâte par un valet peu soigneux ou pressé, on voit des fruits de toutes sortes. Un plateau d'argent qui vient d'emporter les reliets de la table, un bocal de conserve, une tige de cave jetés au hasard; enfin, à côté de la table, un grand coffre entr'ouvert laisse apercevoir la vaisselle plate qu'on n'a pas

core
une
éche
velot
vant
relev
chap
qui l
persc
ques
tes o
entre
entiè
de h
vrant
des n
par t
desce
de tt

plétai
et d'i
n'ava
touffé
derrid
sur le
plus t
un j
et pl
Chine
était
moire
nie d'
dans
termi
Chine
de m
avec
Chepe
et ass
une te
J'ai
qui m
attent
plus j
le chi
princi
donne
amaz
plat,
cheva
de so
et les
plus
une j
charm
de dr
je vier
se des
pies. U
s'ouvr
trine j
vers le
tons d
en fou
en chi
de soi
blanch
meau



en le temps de ser
c'est aussi la natu
haume, ces abriro
vaisselle donne la
de la maison.

M. Petit a peis
coupés et plongé
sels. Toutes les v
ces les plus diver
dans un bouquet

J'aimé beaucoup
têtes d'enfants, é
d'eux fait passer
et le jeune inspe
spectacle, à en ju
La Tristesse, d



21. FIL

desmer, et la pé
peut le mieux ut
foyer même sans
ses affections, sa
faire le sacrifice
œur vraiment fi

Je demande pas
sion, mais je pe
d'écrire, et je
pensée en quelq
ce sujet; aujourd
bleaux de M^{me}
sera riev. J'aimé
bien qu'il y ait u
dailon nous mo
contemplation de
d'elles. Le temp

eu le temps de serrer. C'est le désordre de la desserte et c'est aussi la nature prise sur le fait. Ce melon entamé enbaumé, cesabricots mettent l'eau à la bouche, et cette riche vaisselle donne la meilleure idée du luxe et du confortable de la maison.

M. Petit a peint une magnifique gerbe de marguerites coupées et plongeant dans un vase de cuivre largement ciselé. Toutes les variétés de chrysanthèmes avec leurs nuances les plus diverses, blancs, roses, bleus, sont réunies dans un bouquet colossal et groupées avec beaucoup d'art.

J'aime beaucoup les *Ombres chinoises*, de M. Antigna. Ces têtes d'enfants, éclairés par la lumière devant laquelle l'un d'eux fait passer les ombres chinoises, sont très-expressives, et le jeune impresario doit être satisfait du succès de son spectacle, à en juger par l'air ravi des spectateurs.

La Tristesse, de M. Hébert, est une bonne toile, un peu

triste et infernale de ton, mais d'une très-grande impression. Cette fillette, amaigrie par la misère, et qui tricote son misérable linge, appuyée sur la margelle d'une auge en pierre, serre le cœur.

Quoique ce spectacle de l'enfance, étiolée et souffreteuse, ait quelque chose de naïf, la peinture devant être, avant tout, l'expression du vrai, M. Hébert mérite les plus grands éloges pour avoir ainsi reproduit cette triste et misère enfant, dans les yeux de laquelle se peint l'insouciance résignation de l'être qui a toujours souffert.

La *Mahanna odiorata* du même peintre m'a vivement frappée par son coloris, qui semble appartenir à un autre siècle. J'ai eu quelque peine à me figurer que je n'avais pas sous les yeux une vieille toile italienne découverte au fond d'un monastère du moyen âge et restaurée par un pinceau savant. Mais, en songeant au très-grand talent de l'artiste,

j'ai compris que ce faire était une façon de démontrer que le beau est de tous les âges et que le talent puise aux mêmes sources.

J'ai remarqué cette année une très-grande quantité d'œuvres de mérite dues au pinceau de femmes du monde. Je regrette que le cadre de cette causerie ne me permette pas de rendre un compte plus étendu de ces toiles, car je ne saurais trop répéter combien je trouve dignes d'éloges celles d'entre nous qui remplacent l'oisiveté ou les distractions frivoles par l'étude sérieuse des arts.

Au temps où nous vivons, qui donc peut se permettre d'être toujours riche, toujours indépendante, et quelle est la femme qui ne serait trop heureuse de se dire : quel qu'il arrive, je n'ai pas à craindre la misère, ma vie est assurée, digne, libre, par le fruit de mon travail. Eh bien, cette indépendance et cette dignité de la vie, le talent seul peut les



21. FILLETTE DE 7 A 9 ANS. 22. TOILETTE DE PROMENADE. 23. PETITE FILLE DE 3 ANS. 24. GARÇON DE 8 ANS. 25. TOILETTE DE VILLE.

donner, et la peinture est certainement l'art que la femme peut le mieux utiliser, puisqu'elle peut l'exercer dans son foyer même sans négliger aucun de ses devoirs, aucune de ses affections, sans répandre sa vie au dehors, enfin sans faire le sacrifice de cette sage obscurité si précieuse au cœur vraiment féminin.

Je demande pardon à mes lectrices de cette petite digression, mais je pense très-vivement les choses que je viens d'écrire, et je n'ai pu m'empêcher de dire toute ma pensée en quelques mots. Je reviendrai une autre fois sur ce sujet; aujourd'hui, je reprends ma promenade par les tableaux de M^{lle} Henriette Browne, *le Médailillon*, et *Ce ne sera rien*. J'aime infiniment mieux le premier que le second, bien qu'il y ait un très-grand talent dans les deux. Le médailillon nous montre deux jeunes femmes absorbées par la contemplation douloureuse d'un portrait que tient l'une d'elles. Le temps a passé sur cette douleur; mais si le deuil

a disparu des vêtements, il est resté au fond des cœurs: c'est bien là une œuvre de femme, et de femme qui sent vivement. Les physionomies sont remarquables, les poses naturelles et vraies, le coloris excellent.

Citons encore le portrait de M^{lle} M. C., par M^{lle} Anais Beauvais. Le modèle est charmant, il faut en convenir, mais si l'artiste a été bien inspirée dans le choix du modèle, son talent n'est pas resté au-dessous de la tâche qu'il s'était imposée.

Après la grande peinture que les femmes peuvent aborder, non sans succès, et dans laquelle plus d'une s'est fait un nom distingué, passons en revue rapidement la miniature et l'aquarelle, qui semblent devoir être plus particulièrement leur domaine. Citons, pour la miniature, deux portraits ravissants de M^{lle} Herbelin, dont la réputation est depuis longtemps faite, et un portrait de M^{lle} J. R., par M^{lle} Redesperger, fille et élève de Bellon.

Pour l'aquarelle, deux études de M^{lle} Nathaniel de Rothchild: *Une femme en Savoie*, l'autre, *Un bouquet de pensées*; toutes deux indiquant un goût parfait et un vrai talent.

Je ne puis passer sous silence les deux aquarelles de M. Lami, l'une représentant *Trionon* et l'autre *le Dernier auto-da-fé à Madrid*. Les effets obtenus par l'artiste sont prodigieux, et l'aquarelle ainsi comprise n'a rien à envier à la grande peinture. La cour s'est donné rendez-vous à Trionon, au bord du grand bassin. Que de beaux seigneurs, que d'élégantes marquises! Tout ce monde, paré, musqué, brillant de broderies et de pierres, va, vient, se pavane autour des carrosses dorés et des brillants cavaliers, mousquetaires ou gardes du roi. Sur le bassin, une gondole pavisée abrite sous sa tente de gracieuses dames qui se hissent indolument bercer par le mouvement de la barque. C'est le plaisir élégant et raffiné expérimé de la beauté la plus

gracieuse par un pinceau spirituel, habile à profiter de toutes les ressources de l'art.

Le *Dernier auto-fé à Madrid* est une scène déchirante. Là encore il faut admirer la merveilleuse palette de M. Lamy, qui sait prêter à l'appareille les tons vigoureux de la peinture à l'huile. Le ministre cortège défile devant la cour d'Espagne; une juive jeune et belle, demi-nue, tend ses bras convulsifs vers la reine, qui s'évanouit de douleur, ne se souvenant plus d'accorder la vie à la malheureuse condamnée. Il est impossible de regarder cette toile sans être saisi d'une émotion poignante.

M. Tourny a exposé un très-joli petit tableau, les *Preuves du couvent de los Huertas, à Madrid*. Dans le fond, deux religieuses sont occupées à servir à des pauvres et à des enfants une écuelle de soupe, que ces malheureux mangent, les uns assis par terre, les autres debout, appuyés au mur. Ces têtes, marquées du sceau de la souffrance, expriment la satisfaction momentanée de la faim apaisée, en même temps que leur regard indique une vraie gratitude pour les bonnes sœurs. La conception de cette aquarelle est excellente et la peinture en est vigoureuse.

Rien n'est fatigant, ni le saut, comme ces promenades à travers les salles de l'Exposition; aussi quand on arrive dans le jardin, on n'aspire plus qu'à une chose, s'asseoir, se reposer; il s'ensuit que l'Exposition de sculpture qui m'ont le peu. Cependant, je ne veux pas finir cet article sans signaler quelques-unes des œuvres de nos sculpteurs qui m'ont le plus frappé. Je citerai d'abord deux statuettes de marbre de M. Lepère qui, sous les traits de deux enfants, portent ce titre: *Créer et savoir*. L'un d'eux a la physiologie inspirée; son visage rayonnant indique qu'il a trouvé le bonheur dans la foi; l'autre incline son jeune front, altéré déjà par les déceptions de la science humaine. L'artiste a été inspiré par une pensée vraie et profonde, que son ciseau a merveilleusement rendue.

Il a soupé de M. Calvi, statuette de marbre. Un charmant bébé s'est endormi dans son fauteuil à bras, regardant ses ses genoux sans l'ait inachevée; la jatte penche, le lait va tomber; l'illusion est complète, et le petit dormeur ne se réveillera pas pour si peu. Quelle pose charmante et pleine d'abandon! Comme cette petite figure et ce petit corps expriment bien le repos et la quiétude de l'enfance.

Les bustes sont en profusion. Il y en a quelques-uns de vraiment remarquables. J'ai vu, entre autres, celui de M^{lle} D... par M. Cordier, qui a reproduit à miracle ce charmant visage, auquel il a su donner cette finesse de contour et ce charme du regard qui caractérisent son gracieux modèle.

Il y a aussi une terre-cuite qui est une merveille, le buste en terre-cuite de M^{lle} V... par M. Carrier-Belleuse; l'expression est si vivante qu'on s'attend à voir remuer et s'agiter, cette tête charmante. Les cheveux, la dentelle qui drap le corsage, sont des chefs-d'œuvre d'exécution.

Je n'ai pas garde d'oublier un groupe en cire de M. Mène, *la Chaise au Japon*, qui attire tous les regards. Le cheval est étendu avec un soin remarquable, et le cavalier est un peu mieux représenté.

MARIE DE SAVERNY.

LES MENUS DE LA SAISON

- Wafle à la purée de pois verts.
Matolette de carpes et d'anguilles.
Canelon aux oignons glacés.
Rosbif d'agneau rôti.
Pommes de terre nouvelles sautées.
Compote d'abricots verts.

C'est bien simple. Nous avons cependant parfaitement aimé à bon entendre suffit.
Les deux gigots et le rein d'un agneau constituaient ce que l'on appelle un *rosbif d'agneau*. En voici la préparation.
Le blanchir; enlever la peau de dessus les filets et de dessous le milieu des gigots; piquer de fins lardons les parties découvertes; arroser le rosbif, l'assujettir avec des haricots et le mettre en broche enveloppé de papier beurré.
Après cuisson, enlever le papier; dresser le rosbif sur un plat; glacer les parties piquées avec de la glace de viande fondue. Le servir avec du jus clair.

LE BARON BRISSÉ.

CAUSERIE

SUR LE DEVOIR ET LE BONHEUR EN MÉNAGE

Je suis toujours heureux quand une de vous, chères lectrices, s'adresse à moi pour me demander des conseils, car cela me prouve que ma vieille expérience peut être utile;

aussi, je redouble d'efforts alors pour appeler à mon aide tout le bon sens dont a daigné me doter la nature, et c'est ce que je vais faire aujourd'hui pour répondre à l'une de vous, qui veut bien venir me prier de donner quelques avis pouvant servir à sa fille, qu'elle est sur le point de marier, et qu'elle désire de toute son âme voir heureuse.

Mais, avant toute autre chose, j'oserais demander à mon aimable correspondante si elle a d'abord fait bien réfléchir cette fille tant aimée aux devoirs sérieux que le mariage entraîne avec lui; non, bien entendu, à la façon d'Arnolphe, quand il disait à sa pupille :

« Le mariage, après, n'est point un badinage... »

mais à la manière que doit suivre toute mère prudente et sage; ne laissant point la jeune étourdie envisager dans cet acte important que le plaisir d'être mariée au chœur, avec l'orgue, pour faire plus de bruit, et très-préoccupée de savoir si elle aura un carême de l'Inde et des diamants, regardant l'absence de ce luxe comme une chose indispensable qui manquerait au sacrement.

Or comme j'espère une réponse vraiment maternelle à ma demande, c'est donc très-sérieusement que nous allons causer ensemble sur cet important chapitre de la vie; fût-il débattu par vous citer la définition faite du mariage par un orateur chrétien :

« Lorsque Dieu eut créé l'homme, il dit : « Il n'est pas bon que l'homme demeure seul. » Il voulut donc lui donner une compagne, et pour cela il lui envoya un sommeil mystérieux, pendant lequel, tirant une de ses côtes, il forma la femme. Dieu ne la tira pas de sa tête, c'eût été donner à la femme le prétexte de vouloir dominer l'homme, ni de ses pieds, l'homme aurait pu la regarder comme son esclave, mais il la tira de son côté, pour indiquer quelle devait être la nature de leur union; c'est-à-dire que le mariage devait apporter l'union, l'égalité, le partage des biens et des maux, en un mot, être un soutien mutuel contre les peines, les soins dans un même esprit et un même cœur. »

Eh bien, est-ce cela que sait se dire toute jeune fille qui marche à l'autel?... Hélas! non, et, malheureusement, comme toutes celles qui entrent en ménage en traversant ces espaces azurés qu'on appelle la *tour de miel*, on croit que la vie entière doit être semée de ce doux miel qu'on récolte alors à chaque pas, et on se laisse aller à de gentilles mutineries, à de petites caprices, à de grandes exigences, sans songer que cet aimable mari, qui accepte tout ceci avec une galanterie sans bornes en cet instant, vous comptera, plus tard, ces mêmes choses, sinon comme des crimes, tout au moins comme des fautes très-graves commises envers lui.

Ainsi, pendant qu'on s'est endormi dans cette douce confiance, qui consiste à se dire : « Mon mari doit faire toutes mes volontés, » celui-ci se réveille, bien décidé à changer de route, et, de ceci, il résulte qu'après les beaux jours viennent les mauvais temps et trop souvent de très-dangereux orages.

Alors on pleure, on se désole, on s'en prend à tous, non à ce qui en est le vrai coupable, c'est-à-dire à soi-même, et l'on se demande avec la plus grande de toutes les franchises « ce qu'on a pu faire pour être si malheureuse ? »

Ce que vous avez fait, imprudentes? vous avez laissé marcher votre barque sans vous occuper du gouvernail; parce que le ciel était bleu et la mer calme, vous n'avez pas regardé à l'horizon le point noir qui vous menaçait; aussi avez-vous brisé votre nacelle sur les écueils que votre négligence vous a empêchés de découvrir. La véritable vie du ménage ne peut être mieux comparée qu'à celle du navigateur habile qui, pour naviguer sans danger et arriver au port sans être menacé d'un naufrage, conduit sa barque avec prudence, examinant l'horizon afin de la diriger selon le vent, loin de vouloir chercher à lutter contre la bourrasque.

Mais, hélas! qu'il y a loin de cette sage prudence aux folles pensées qui voltigent trop souvent dans les jeunes cervelles rêvant que le mariage a été inventé à la seule fin de rendre les demoiselles libres de faire tout ce qui leur plaira, de s'appeler *madame*, d'aller où elles voudront, de sortir seules, de dire et de faire ce qui leur conviendra... enfin une foule de choses de même calibre.

Pour conclusion, laissez-moi vous citer, à ce sujet, le passage d'un livre qu'un très-spirituel auteur anglais écrit d'une façon fort ironique sur tous les désagréments de caractère et d'humeur dont une jeune femme peut semer son ménage.

Lettre de Claude Brady

à sa sœur Claudine, qui est à la veille de se marier.

« Avant d'être mariée, ma chère sœur, vous tâchiez de plaire, et vous avez réussi, puisque vous allez épouser notre cousin. A la bonne heure! vous allez donc devenir une grande dame, et vous devez réfléchir, qu'une fois mariée, il serait inutile et ridicule d'agir de même.

« Désormais, donc, il ne s'agit plus que de plaire à vous seule; ainsi paraissez le matin en négligé complet, si cela vous convient, car s'habiller est un soin fatigant quand il fait froid, et, s'il fait chaud, une gêne insupportable. Aussi gardez vos papillotes et conservez votre camailo, ou votre

robe de chambre toute la journée, pour peu que cela vous plaise, à moins que vous n'attendiez des visites, les maris n'existant pas pour une femme qui se respecte, laquelle femme ne doit se gêner que pour son plaisir.

« Je suis loin, du reste, de prétendre d'ailleurs que vous négligiez votre parure. La toilette! mais c'est la vie du beau sexe. Achetez donc tout ce que vous trouverez de plus beau et de plus précieux, sans regarder au prix, ce qui est l'affaire de votre mari, puisque c'est lui qui paie. S'il fait la grimace, vous lui toumerez le dos; s'il gronde, vous pleurez et l'orage se dissipe.

« Songez bien, ma petite sœur, que tous vos sourires et toutes vos parures sont pour le monde et non pour votre mari. Renouvelez votre mobilier aussi souvent que possible; exigez, tous les mois, une nouvelle pendule ou un nouveau meuble de salon. Un piano ne doit pas être grand plus de trois mois; si votre mari vous donne une valisère, dites-lui promptement que la forme et la couleur en sont passées de mode. S'il n'a pas le moyen de vous satisfaire sur ce point, plaignez-vous. En un mot, toutes les fois que lui déplaît de dépasser ses facultés, criez, pleurez et dites-lui que vous auriez pu faire un bien meilleur mariage, si vous n'avez pas daigné le choisir.

« Jamais de sourires, jamais de bonne grâce ou de bonne humeur, si ce n'est pour les autres; faites sentir à votre mari, aussi souvent que possible, qu'il n'est pas assez riche pour vous. Néanmoins, soyez économe; achetez bon marché et enlancez tout ce qui se rencontrera à bas prix. Quand votre mari vous demandera à quoi cela peut vous servir, répondez-lui qu'il n'entend rien aux affaires de ménage. Soyez malade avec délices; ayez des maux de nerfs, sur-tout quand votre mari vous contrarie, c'est-à-dire quand il essaye de raisonner avec vous. Faites bien valoir le moindre bobo, et exaltez le médecin à la mode. C'est très-joli d'être souffrante, c'est très-intéressant, et, si cette grâce vous manque, il faut vous la donner, car les hommes raffolent de cela.

« Prenez une amie complaisante et confidente, c'est elle qui vous perfectionnera dans le grand art de faire enragier votre mari; les hommes ne sont faits que pour enragier. Mettez-vous bien dans la tête tous ces principes, et rappelez-vous toujours qu'une femme n'est l'honneur de son sexe que quand elle sait défendre tous ses droits; or, le premier de tous, qui est encore le plus sacré, est de tout faire pour soi-même et de ne rien faire pour son mari.

CLAUDE BRADY.

L'auteur de cette lettre plaisante s'est plu à suivre la jeune Claudine dans son ménage, et il domine le piquant récit de sa vie qui, tristement, se termina comme un drame. A bon entendeur, salut.

CÔTE DE ROSSANVILLE

LES CONSEILS DU DOCTEUR

HYGIÈNE DE LA CHEVELURE

(Suite.)

Ce ne fut que quelques années plus tard qu'apparut la manie de dégraisser la couleur de ses cheveux sous une couche de poudre d'amidon.

Cette innovation fit des progrès extrêmement rapides, parce qu'elle dispensait les vieillards de teindre leurs cheveux, et qu'elle donnait aux jeunes gens, par l'absence de la douceur dans la physionomie, de l'expression et de l'éclat dans le regard. Tout le monde était content; c'est pourquoi cette mode dura plus de cinquante ans; mais les femmes y ajoutèrent le resserrement des charpentes plusieurs étages du siècle précédent; de sorte que, d'après un journal de l'époque, les belles dames, ne pouvant plus s'asseoir dans leurs chaises, en raison de la hauteur de leur coiffure, étaient obligées de s'y tenir à genoux. Une Anglaise, qui visitait Paris à cette époque, s'exprime ainsi au sujet des femmes : « Leurs cheveux, dit-elle, ressemblent à des moutons cochés. » L'usage de poudrer les cheveux persista longtemps encore; mais la hauteur des coiffures diminua peu à peu, et l'on en vint à porter les boucles à la paysanne, coiffure modeste qui fut immédiatement adoptée par toutes les mères de famille. Cette mode persista pendant tout le temps du règne de Louis XV, avec de nombreuses modifications que lui firent subir les favorites du roi, modifications aussitôt imitées par les dames de la cour et les bourgeoises. Néanmoins, le bonnet résista à tous les changements, et il s'est perpétué jusqu'à nos jours.

En 1774, à propos d'un mot de Beaumarchais, on vit surgir tout à coup la coiffure à la quenotte, et bientôt après le pouf au sentiment. La première fut inaugurée par Marie-Antoinette, qui s'était fait expliquer la signification de son provincial, le répétait souvent dans son intimité. Sa modeste, M^{lle} Bertin, s'en servit pour désigner une espèce de panache composé de trois plumes que les élégantes portaient derrière la tête. La mode se répandit rapidement, et toute la France l'adopta. Le pouf était une coiffure composée d'un nombre infini de coiffures; on l'appelait au sentiment, parce qu'on faisait entrer dans sa composition tout ce que la personne aimait le plus.

aimait le plus.
taille le pouf à
coiffer sa parure
en moulin à
aspre, à la g
vol d'amour.

Cette mode
vèle qui, par
le tour de l'É
une belle plume
cheveux; l'effe
puis une trois
truche. La
mais vu pl
cette mode

1778, ou pas
figure le jaco
tête de femme
la manière la
une idée assez
soutenu par un
trois fois le to
tions et les
coiffa d'abord
des fleurs, de
glants, des pa
peu près com
cet attirail com
deux pieds de
avait décoré to
taient des coi
poude moullé
mode, en caler
lis, etc. Enfin
élégantes des
de fleurs, des
Pour organis
obligé de mon
saut pas, quel
les dames se
rien impossib
rien voir de c
directeur de l
ment aux terr
raient plus ad
mode lorsque
par la suite de
plat. Ce fut l
femmes firent
coiffure à l'É
variétés, telles
gence, à la par
au lever de la
la reine qui de
eprise tout à c
on vit appar
paysanne de c
de longue dur
des coiffures
ment à la torte
blancherie ou l
les précédentes
amousses sans
des de l'épou
pens à l'entou
à la Pôit
à bout d'app
canon tonnait
place de la Bo
dissipa toutes
simple bouret
dont les plus
Mentôt comp
stance du sex
velles parures,
un lazza de ve
et de perruq
ment le bonnet
le bonnet à la
Delle, le bonne
puis, le chapea
l'anglaise, à la
à la Lisbeth,
nous voulons
donner un inst
spécialement d
perdue, repré
celle de ce ma
se montre, est
et la nouvelle,
l'encyclopédie
lage? Perruq
gnoise, à l'Espa
perruques grec

aimait le plus. Toutes les femmes avaient leurs pous. C'était le pous à la reine, le pous à la duquesne, etc. : on se faisait coiffer en parc anglais, en pouterre galois, en chien couchant, en modia à vent, en rat, en sauet, en chou, en taube, en asperge, à la grande, à la crève, à la Fanfan, en garbale, au vol d'amour, aux sentiments repêchés, etc., etc.

Cette mode fut détrônée l'année suivante par une nouvelle qui, partie de la cour de France, fit en peu de temps le tour de l'Europe. La reine, ayant trouvé sur sa toilette une belle plume de paon, eut l'idée de la placer dans ses cheveux. L'effet lui parut bon. Aussitôt elle en mit une seconde, puis une troisième qu'elle entourait de quelques plumes d'autruche. Le roi eut tout à coup et déclara qu'il n'avait jamais vu plus belle coiffure. Il n'en fallut pas davantage; cette mode se répandit immédiatement et régna jusqu'en 1778, où parut pour la première fois le *hérissou*. On se figure le petit animal de ce nom couché sur le haut d'une tête de femme au milieu d'un fouillis de cheveux *hérissés* de la manière la plus confuse, le plus en désordre, et l'on aura une idée assez exacte de ce genre de coiffure. Le tout était soutenu par un large ruban rose ou bleu qui faisait deux ou trois fois le tour de la tête. Bientôt arrivèrent les modifications et les amplifications, c'est-à-dire le ridicule. On se coiffa d'abord en demi-hérissou, puis on ajouta des dentelles, des fleurs, des guirlandes, des rubans, des perles, des glands, des panaches, si bien que le visage disparaissait à peu près complètement sous cet amas de coiffitures. Tout cet attirail constituait une coiffure qui n'avait pas moins de deux pieds de hauteur et presque autant de largeur. On avait décoré tout cela de noms plus ou moins bizarres : c'étaient des *coiffures en papillon*, en *oreilles d'épave*, en *poêle nouille*, en *narronnet d'Inde*, en *gambouze*, en *comouille*, en *cabriolet*, en *chien fou*, en *chasseur dans un taillis*, etc. Enfin on en arriva à représenter sur la tête des élégantes des montagnes, des collines, des prairies émaillées de fleurs, des torrents écumeux, des jardins, des parcs. Pour organiser une telle coiffure, l'artiste capillaire était obligé de monter sur un échafaudage, sa taille ne lui suffisant pas, quelque grand qu'il pût être. Au théâtre, lorsque les dames se trouvaient aux premiers rangs, il était absolument impossible aux spectateurs placés derrière elle de rien voir de ce qui se passait sur la scène. Aussi Devisme, directeur de l'Opéra, se vit-il forcé d'intervenir par un règlement aux termes duquel les femmes à haute coiffure ne seraient plus admises à l'Opéra. Voilà où en était la mode lorsque Marie-Antoinette, ayant perdu ses cheveux par la suite de coiffures, se voutait de porter un chignon plat. Ce fut le signal d'une nouvelle mode. Aussitôt, les femmes firent le sacrifice de leur chevelure et adoptèrent la coiffure à l'enfant. Celle-ci eut néanmoins de nombreuses variétés, telles que la coiffure aux plaisirs des dames, à l'argenter, à la paroiseuse, au loupé d'amour, à la carmelite, au lécor de la reine, à la prêtresse de Vénus. C'était toujours la reine qui donnait le signal des nouvelles modes; s'étant éprise tout à coup d'un violent amour de la vie des champs, on vit apparaître aussitôt la coiffure à la battière, à la paysanne de cour. Mais toutes ces innovations n'étaient pas de longue durée; il fallait toujours du nouveau et l'esprit des coiffeurs aussi bien que celui des femmes était constamment à la torture pour inventer de nouvelles formes dont la bizarrerie ou l'extravagance ne faisait qu'empêcher sur toutes les précédentes. On peut en juger par la lecture des deux amusements suivantes qu'on trouve dans les journaux de modes de l'époque : « Aujourd'hui on offre aux dames un chapeau à l'anglais, au verso chez M^{lle} Frelon, modiste, à L'Éclair de bon, rue de la Ferronnerie, un chapeau sur lequel est représenté un vaisseau avec tous ses agrès et apparens, ayant ses canons en batterie. — On trouve chez M^{lle} Quentin, rue de Cléry, des chapeaux pous en trébuchet militaire, les devants et les tombants pous sur le devant tout d'un effet très-agréable.

Comme on voit, après les innombrables variétés de coiffures que nous avons énumérées, la mode s'était portée sur les chapeaux, et ici surtout l'excentricité dominait plus que jamais. A peine voyait-on surgir une forme nouvelle qu'elle était aussitôt remplacée par une autre toujours et de plus en plus ridicule. On vit passer successivement en très-peu de temps les toques à la Sicilienne, les chapeaux à la Basile, le bonnet à l'Épiphénie, à la beurrée, à la turque, à l'Espagnole, à la Philadelphie, et enfin le bonnet anouyque. On était à bout d'appellations. La révolution grondait à Paris, le canon tonnait à la Bastille, et la République s'installait à la place de la Royauté. En un jour, le soufflé révolutionnaire dispersa toutes ces coiffures péniblement recherchées. Un simple bonnet et une ceinture tricolore, telle est la coiffure dont les plus belles femmes se contentèrent. Mais il fallait bientôt compter avec les caprices de la mode et l'inconstance du sexe. Ce fut le Directoire qui vit naître les nouvelles parures, et comme pour se rattraper du temps perdu, on lança de véritables avalanches de bonnets, de chapeaux et de perruques. On vit paraître et disparaître successivement le bonnet à la paysanne, à la Despaze, le bonnet Pierrot, le bonnet à la folle, la coiffure à la nouvelle, le bonnet à la Belle, le bonnet à la Privoie, à l'esclavonne, à la Nelson, etc.; puis, le chapeau à la Primrose, chapeau turban, chapeau à l'anglaise, à la glorieuse, chapeau spencer, chapeau castor, à la Libeth, à damiers, etc. Nous n'en finirions pas si nous voulions énumérer toutes les formes. Nous préférons donc un instant la parole aux auteurs qui se sont occupés spécialement de ce chapitre : « Et toujours la vogue prise, perdue, reprise, repêchée, reconquise. Fallait la perruque? celle de ce matin, celle de deux heures, celle de ce soir qui se montre, celle qu'on a vue la dernière, l'avant-dernière, et la nouvelle, et l'oubliée, et la régnante? Qu'est-ce que l'encyclopédie perruquière de Marchand à côté de cet étalage? Perruques à tire-bourres, à croquet sur l'aile, à l'anglaise, à l'Espagnole, à flûte d'enfant, à la turque, et les perruques grecques, et les perruques romaines, perruque à

la Vénus, perruque à la Titus, perruque à la Coccolle, perruque à l'Espagnole, et coiffure en artiste dans le genre de la Sapho antique. — Quelle imagination que celle des dicteurs de la tête! Rey, le ministre des modes; Legros et Duplan; Duplan, l'ancien valet de chambre de Talma, Duplan, dont le génie s'est révélé au service du grand artiste; comme, après thermidor, ils inventent vite pour le chef féminin la coiffure à la victime, souvenir des prisons d'hier.

Hier, les rêssées de Doisy; hier, plus de chignon, au vent l'or des tire-bourres en spirales. Aujourd'hui, les frisons d'ébène et les mèches autérecures se prolongent au delà des oreilles, faisant à l'œil droit comme un évent capillaire; hier, des plumes de héron noires avec l'extrémité orange; demain, des follettes, les plumes de vautour et d'autruche. Tantôt le chignon mobile, ondulant de partout, assiéga la capote, tantôt c'est un rideau de soie pourpre qui emprisonne les cheveux. Pendant que Bonaparte, entre deux victoires, ramasse, en Italie, les cannes qui orneront à son retour, à la fête chez Talleyrand, les cheveux de M^{lle} Bonaparte, les perruques s'enrichissent de plaques d'or et d'épaves en diamants. Duplan revêt les jeunes fronts des maillois étincelants d'une triple chaîne d'or, Rey fait zigzaguer un double rang de perles sur le rouleau de gaze d'un turban oriental que domine un pyramide un ananas doré. Et complex toutes les transformations : le chignon qui s'aminait en poire sous une couronne de roses, puis le chignon sans poudre, s'élevant à triple étage dans le triple cercle d'un ruban couleur de feu. A voir la perruque toute-puisante, les bonnets conspirant, une barbe à gauche, un bouillon à droite, un nœud sur un fond de ruban, s'efforçant de singer le double chignon romain. C'est le bonnet-perruque qui s'en va mourir à l'Elysée, le soir même de sa naissance. Mais le coup est porté; aux banquets même du joyeux Vandeville, la perruque trouve des Zoies. Sur tous les théâtres, on attaque, on ridiculise, on persécuté ces charmes qu'il faut déposer chaque soir sur sa toilette; c'est une levée en masse d'épigrammes contre la perruque. Soudain on se souvient que la Terreur a prosrit les perruques blondes. Il se forme une nouvelle secte jalouse de se réunir aux contre-révolutionnaires, et des femmes étonnées s'empressent d'acheter les cheveux de jeunes Mondins guilloinées et de porter sur leurs têtes une chevelure si chère. M^{lle} Lepelletier de Saint-Fargeau reçut deux perruques-blondes dans sa corbeille de mariage; M^{lle} Tallien en possédait trente à 25 louis pièce, autant que M^{lle} Lange et M^{lle} Raguey, les célèbres du Directoire (1).

DOCTEUR IZARD.

(A continuer.)

UN DUEL AUX LANTERNES

(Suite)

III

Le lendemain matin, en s'éveillant, Cahuzac aperçut son ami Edmond Routy debout au milieu de la chambre et examinant d'un air piteux les débris de ses infortunés magots.

— Diabli! dit-il, tu n'as pas beaucoup de goût pour la céramique.

— Il paraît. Passe-moi ma robe de chambre. Aie!... aie!...

— Qu'as-tu donc?

— Rien; une crampe, dit Cahuzac qui ne voulait pas raconter son épisode de la veille.

Edmond s'était approché de la fenêtre.

— Tiens! tiens! dit-il en voyant les allées du parc sablées, le château est donc habité?

— Tu connais le propriétaire de ce château?

— Je le connais... c'est-à-dire je le connaissais.

— Il a cessé d'habiter son château?

— Oui.

— Mais il paraît qu'il y est rentré.

— Ce n'est pas supposable.

— Pourquoi cela?

— Parce que voilà bientôt deux ans qu'il s'est fixé au Père-Lachaise et que je ne crois pas qu'il songe à déménager de sitôt.

— Il est mort?

— Comme tu le dis. Les héritiers ont sans doute vendu la propriété. Mais que nous importe; revenons un peu à tes affaires. Nous disons....

— Où donc est l'entrée principale?

— De la tour.

— Ce château t'intéresse donc bien?

— Moi! du tout.

— Mais revenons à nos moutons, berger. Le petit père Camuset est tout à fait dépité; il te croit parti pour Cuba rejoindre l'oncle d'Amérique, et,

entre nous, c'est ce que tu aurais de mieux à faire.

— Je ne demande pas mieux, mais....

— Ton passage? Que cela ne t'inquiète pas, j'y pourvoierai. Je me suis déjà mis en quête d'un navire, mais ni au Havre ni à Bordeaux je n'ai trouvé ton affaire; ainsi, mon pauvre bonhomme, te voilà encore prisonnier ici pour quelque temps.

— Très-bien!

— A la bonne heure, tu prend philosophiquement ton parti.

— Qu'y puis-je?

— Oh! rien, mais c'est égal, je craignais de ne pas te trouver aussi résigné.

Louis poussa un soupir pour rentrer dans son rôle.

— Bah! nargue des chagrins. Veux-tu un cigare? A propos, nous déjeunerons ensemble, Sauval a mes ordres.

— Merci, je me sens mal à l'aise et suis en disposition de rester couché.

— Pauvre garçon, c'est l'ennui. Quelle belle occasion tu as là de travailler! Ainsi tu me chasses?

— Vrai, je ne suis pas bien.

— Veux-tu que je t'envoie un médecin? Le pays en fournit absolument comme des fritures.

— Merci, je vais dormir un peu.

— Au revoir donc, tu ne me reverras qu'avec un passeport bien en règle, ton passage arrêté sur la première chaloupe que je pourrai trouver; après quoi, vogue la galère, cingle vers l'Amérique et prépare une scène pathétique pour le précipiter dans les bras du millionnaire, — l'est-il? il doit l'être! Au revoir!...

Sur ces mots, le joyeux Edmond sortit en chantant un air de bravoure.

Il n'était pas encore au bas de l'escalier que Cahuzac, avec toute sorte d'efforts, était parvenu à tirer ses deux jambes hors de son lit. Heureusement pour lui, ce qu'il avait craint d'abord être une entorse n'était qu'une foulure sans conséquence, et il put se traîner jusqu'à un fauteuil près de la fenêtre de sa chambre à coucher.

A peine y fut-il installé qu'il poussa un cri de joie. Cette fenêtre, par laquelle il n'était pas encore venu à la pensée de Cahuzac de regarder, donnait en plein sur la façade du château. A l'aide d'une excellente lorgnette de spectacle qu'il trouva fixant sur un meuble, il put suivre tous les mouvements des habitants du château, dont cependant une distance de plus de cinq cents mètres le séparait.

Le premier résultat de son examen ne lui fut pas favorable. Il venait de voir la belle Céleste en déshabillé du matin, se promenant devant la façade de l'hôtel au bras d'un homme. Il est vrai que cet homme était vêtu d'une douillette de soie puce et coiffé d'un bonnet de soie noire, ce qui n'annonçait pas des intentions bien coquetteries. Cependant Cahuzac se sentit un peu troublé à cette vue.

La cloche du déjeuner sonna, la douillette puce disparut avec Céleste à son bras, et pendant le reste de la journée, sœur Anne ne vit rien venir. Deux jours, trois jours se passèrent ainsi. Cependant vous pensez bien que les choses ne pouvaient pas en rester là. Cette larme qui était tombée des yeux de Cahuzac, il faut bien dire qu'elle avait été recueillie dans le cœur de Céleste, malgré la précipitation de sa fuite.

Rien d'aussi communicatif qu'un sentiment sincère et profond. Voilà une chaste enfant, une vierge immaculée. Jusque-là elle a vécu heureuse, tranquille et calme entre son père et une vieille Espagnole, — sa dame de compagnie, — encore plus âgée que son père. Cette vie lui semble si douce et si facile, qu'elle la prend pour le bonheur. Elle est venue en France, — nous dirons plus tard comment, — uniquement pour épouser un homme qu'elle n'a jamais vu. Jusqu'ici elle a trouvé la chose parfaitement simple.

Mais voilà qu'en cet instant je ne sais quel trouble vient agiter son cœur; la larme de Cahuzac soudain lui ouvre des horizons inconnus. Toutes sortes d'objections dont elle ne se serait jamais avisée se dressent dans son esprit au mariage projeté, pendant qu'elle regagne l'hôtel à la hâte.

Céleste, ce soir-là, se retira de bonne heure, prétextant un violent mal de tête, — son premier mensonge. — Quand elle fut seule dans sa chambre,

(1) Dictionnaire encyclopédique de la révolution.

elle tomba à genoux devant son prier-Dieu, suppliant, en vaine croyance, notre Père à tous de lui venir en aide dans ce trouble de son cœur.

Le lendemain, Céleste n'alla point se promener sous l'allée de tilleuls. Nous n'osons affirmer qu'elle ne pensa point à Cahuzac.

Quant à Cahuzac, vous allez peut-être trouver que c'était un singulier garçon; mais vous serez forcé de convenir que c'était une honnête et loyale nature. Après s'être livré pendant quelques jours les combats les plus violents, les yeux fixés sur le château où se trouvait celle qui venait de faire dans sa vie une brèche qu'il sentait devoir rester éternellement ouverte, Cahuzac prit tout à coup le parti le plus inattendu. Il résolut de s'éloigner, quelque risque qu'il pût courir de la part du terrible usurier son créancier; il voulut à tout prix échapper aux effets envahissants de ce voisinage qui venait de bouleverser son cœur.

Cependant, avant de partir, il voulut revoir de près, une fois encore, non-seulement Céleste, mais ce parc où elle lui était apparue dans toute la splendeur de sa beauté, le boulingrin dont son petit pied avait foulé le gazon, cet arbre contre lequel elle s'était ouverte; enfin, il voulait respirer un air qui devait, pensait-il avec la poétique superstition de la jeunesse, avoir conservé quelque parfum de la douce haleine de la jeune fille.

Voilà pourquoi, la veille du jour où il devait, d'après ses projets, abandonner le petit appartement de son ami Edmond, Cahuzac, en s'aidant cette fois d'une couverture qu'il attachait à la barre d'appui de la fenêtre, descendit dans le parc.

C'était une magnifique nuit d'été. Il était dix heures du soir environ. La lune brillait dans son plein, les vers luisants faisaient étinceler leur corselet d'acier, les grillons chantaient dans l'herbe leur refrain mélancolique, et un rossignol qui avait élu domicile en face de la fenêtre de Cahuzac, sur un orme centenaire, entonnait joyeusement son chant d'allégresse; mais Cahuzac se souciait bien, vraiment, des vers luisants et des grillons, et du rossignol. Il lui avait semblé entendre le bruit d'un pied léger effleurer le sable des allées.

Il écoutait de toutes ses oreilles et son cœur battait la chamade. Il attendait. Il ne s'était pas trompé, quelqu'un marchait non loin de là; bientôt il vit Céleste s'avancer sous le couvert avec les airs effarés d'une fuyante quand elle quitte pour la première fois le nid de sa mère.

Dès qu'il aperçut la jeune fille, Cahuzac, toujours brave, se jeta résolument derrière un arbre. Céleste s'avancait avec précaution; elle s'arrêta à quelques pas au-dessus de Cahuzac, et se plaça comme lui derrière un gros tilleul.

Cette manœuvre, en tout semblable à la sienne, ne laissait pas que de sembler étrange au Gascon. Il attendait pour tâcher de comprendre. La jeune fille sortit la tête, d'abord un peu, puis d'avantage, puis tout à fait, se dressant sur ses petits pieds afin de voir plus loin. Cahuzac, intrigué, cherchait à deviner dans quelle direction se portaient les yeux de la créole, et il ne fut pas médiocrement étonné en s'apercevant que c'était sa fenêtre ouverte que regardait Céleste.

Tout à coup, elle fit deux pas en avant comme pour s'assurer que ses yeux ne la trompaient pas; elle étouffa un cri en voyant la couverture qui pendait nonchalamment au balcon de la fenêtre et se rejeta vivement dans l'allée de tilleuls, où elle se trouva nez à nez avec Cahuzac.

Quand les jeunes gens se trouvèrent en présence, dans cette position si embarrassante pour tous les deux, ils restèrent pendant quelques instants immobiles. Céleste, comprenant que ce jeune homme avait vu tout son petit manège d'espionnage et qu'il pourrait en tirer une conclusion infiniment trop flatteuse pour son amour-propre, Céleste se sentit rougir et baissa les yeux.

Cahuzac n'était guère plus rassuré, et ce ne fut pas sans faire un violent effort sur lui-même qu'il parvint à dire :

— Mademoiselle, je ne suis pas aussi coupable que vous pouvez le croire. Si j'avais cru vous rencontrer à cette heure dans le parc, je n'y serais pas descendu, je vous le jure.

— Qu'y venez-vous donc chercher ?

Cahuzac hésita un instant et répondit enfin d'une voix à peine intelligible :

— Votre souvenir!... Avant de m'éloigner pour jamais, continua-t-il en élevant peu à peu la voix, j'ai voulu emporter d'ici quelque chose qui me parlât de vous quand vous ne seriez plus là, quand je vous aurai perdus pour toujours.

Céleste fit un mouvement.

— Mademoiselle, dit Cahuzac en relevant la tête, vous aurez passé dans ma vie comme un de ces brillants météores qui descendent du ciel et dont on se souvient toujours, quoiqu'on ne les ait vus qu'un instant. Non, je ne veux, je ne dois jamais vous revoir; vous ne me croyez pas sincère en parlant ainsi, écoutez: je sais qui vous êtes, ou, du moins, j'ai deviné ce que vous êtes.

Vous êtes l'unique héritière d'une immense fortune et je suis un pauvre orphelin ruiné, voilà pourquoi je vais vous fuir. Nous sommes séparés par un abîme, et cet abîme, j'ai trop d'orgueil pour essayer de le franchir. Non, il ne sera pas dit que ce pauvre jeune homme, dont vous ne saurez même jamais le nom, ait ambitionné de vous autre chose que cette flamme que vous avez allumée dans son sein.

— Monsieur... dit Céleste.

— Eh! mademoiselle, qu'importent mes paroles; demain, je serai bien loin, laissez donc parler un peu ce pauvre fou qui n'oubliera jamais l'heure où sa vie a croisé la vôtre. Vous êtes la seule personne que j'aimerais jamais; oui, la seule. Enlevez-moi tout le reste, dit le jeune homme avec un redoublement d'énergie, vous ne m'arracherez jamais cette affection. Cette affection qui fait mon désespoir, comme elle fait aussi ma joie, j'y tiens comme à la seule chose bonne et grande que j'aie connue depuis que ma pauvre mère est morte.

Au souvenir de sa mère dont il venait d'invoquer le nom, la voix de Cahuzac se foudit dans un sanglot; Céleste avait laissé retomber un bras le long de son corps en écoutant le jeune homme.

— Vous avez perdu votre mère? dit-elle.

Le jeune homme répondit seulement par un sanglot.

Céleste lui tendit la main.

— Moi non plus, je n'ai plus de mère, dit-elle.

Cahuzac saisit fraternellement cette main qu'on lui tendait, et ces deux enfants pleurèrent ensemble.

— Mademoiselle, reprit enfin Cahuzac, je vais bientôt partir pour longtemps, pour toujours. Laissez-moi emporter une bonne parole qui me permette de supporter avec courage les ennuis de l'absence, les fatigues, les dangers, les déboires, compagnons ordinaires d'un homme qui a sa fortune à faire. Si vous me revoyez jamais, c'est que je pourrais aller le front haut, demander votre main à votre père. Si vous ne me revoyez pas, j'aurai parié à la tâche; alors vous pourrez vous dire: il a vaillamment combattu.

Céleste restait silencieuse, les yeux fixés à terre.

— Eh bien! dit Cahuzac, cette bonne parole, vous ne voulez pas la laisser échapper de vos lèvres, vous voulez me laisser partir désespéré?...

Céleste fit un effort sur elle-même. Enfin elle dit :

— Je suis fiancée!

— Fiancée! s'écria Cahuzac.

Et le désespoir se peignait sur les traits expressifs et mobiles du jeune homme.

— Oh! mais, reprit vivement Céleste, tout n'est pas dit encore. Je ne connais pas, je n'ai jamais vu celui que je dois épouser, et jamais mon père ne voudrait me faire violence si...

Elle s'arrêta.

— Achevez donc, dit le jeune homme.

— Si j'ai jamais quelqu'un! dit Céleste en cachant sa tête dans ses mains.

— Vous m'aimez donc ?

— Venez demain trouver mon père murmura-t-elle.

— Oh! non, non! s'écria Cahuzac, ne me faites pas espérer tant de bonheur. Et puis, continua le jeune homme avec un sourire amer, si vous saviez dans quel déclinement je suis!... Que dirait-on de moi si l'on me voyait épouser une riche héritière, et que penserait de moi votre père! Non, non, cela ne sera pas, car je veux non-seulement

vos affectueux, mais j'ambitionne aussi votre estime.

— Ainsi vous refusez cette main que je tends vers vous? dit la jeune fille.

— Je ne la refuse pas, mais je veux la mériter.

Oh! je me sens un courage à soulever des montagnes! attendez-moi, mademoiselle, attendez-moi, et je vous jure d'apporter bientôt à vos pieds une dot qui pourrait faire la rançon d'un roi!...

ÉDOUARD DIDIER.

(La suite au prochain numéro.)

PETITE D'UNE AMIE

Le mauvais temps persiste; mais il ne saurait durer longtemps. Faisons donc contre fortune bon cœur, et allions à *Pygmalion* choisir robes et confections pour les beaux jours qui reparaitront demain. Nous pouvons prudemment songer au présent et faire emplette d'un bon parapluie ou d'un eu-tout-ens; mais n'oublions pas la jolie ombrelle ou cette batiste crue doublée de rose ou de bleu, que nous aurons heureuses de trouver sous notre main aux beaux jours de l'été. Munissons-nous aussi de ces capelines et de ces chapeaux de jardin si bon marché et si charmants. Les magasins de *Pygmalion* occupent le vaste espace compris entre la rue de Rivoli, le boulevard Sébastopol et la rue Saint-Denis.

On me demande journellement le mode d'emploi de l'*Eau de Philippe*, je m'empresse de satisfaire ce désir. Il suffit de jeter deux cuillerées à café d'*Eau de Philippe* dans un verre d'eau, de se rincer la bouche tous les matins, au moins, et tous les soirs, ce qui est préférable, avec ce mélange, en ayant soin, cependant, de passer légèrement sa brosse à dents sur l'*Obolothalie*, qui se trouve en pâte consistante dans de délicieuses boîtes de porcelaine, et d'en imprégner les dents avant de procéder au rinçage, et d'en imprégner les dents avec ce mélange, et son agent inséparable, l'*Obolothalie*, se vendent chez M. Hermelin, rue d'Enghien, 24.

Je termine ma lettre par une bonne recette que vous saurez mettre à profit.

Conservation du parfum des fleurs. — Suivant le parfum que vous voulez obtenir, prenez des pétales d'héliotropes, de roses, de jasmin ou d'œillets; après les avoir effeuillés, placez-les par couches dans un local, en ayant soin de séparer chaque couche par un lit de beau sucre pulvérisé; lorsque le vase sera plein, vous le fermerez hermétiquement, et vous le placerez au soleil ou dans une étuve où il devra rester durant une semaine. Retirez ensuite vos pétales du local; exprimez-en le jus au moyen d'une presse, en le faisant passer au travers d'une étoffe de laine; mettez dans des flacons et fermez hermétiquement.

S. NOCÉ.

PETITE CORRESPONDANCE

Mme la marquise de Saint-L., de M. — Adressez-vous directement à l'une des couturiers dont nous publions les modèles. Les prix sont toujours un peu élevés.

A. M. G., à Vienne (Autriche). — Un peu de patience. Votre question sera traitée dans l'*Hygiène de la chevelure*, avec tous les développements qu'elle comporte.

A. M. G., à Vienne (Autriche). — Note est prise de votre observation. Il en sera tenu compte dans l'*Hygiène de la chevelure*.

RÉBUS



EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS

L'eau est à la peau, ce que l'air est aux poumons.

Le Gérant, A. BOURDILLIAT.

PARIS. — IMPRIMERIE A. BOURDILLIAT, 13, QUAI VOLTAIRE.